

ROMAN

MATCH

Suzanne Galéa

ReadMyBook

« La conviction est aujourd'hui largement répandue que chacun ne suit que son intérêt. Alors l'amour est une contre-épreuve. L'amour est cette confiance faite au hasard. », Alain Badiou, Éloge de l'amour.

« It struck him that in moments of crisis one is never fighting against an external enemy, but always against one's own body », George Orwell, 1984.

Du sable s'incruste entre mes orteils. J'aime cette sensation. Devant moi, au-delà de la plage, il y a la digue. On dirait qu'elle essaye d'emprisonner la mer dans son bras de rochers. Le soleil me chauffe la peau. Des nuages allègent par moments l'ardeur de ses caresses. Il fait alors très froid, et presque nuit. Parfois le sable devient humide, quand je m'enfonce un peu trop profond.

Je m'arrête près de l'eau. Des petites vagues me lèchent les chevilles. Le vent effleure ma peau, en y déposant de minuscules particules de sel. Le rugissement des vagues devient plus fort, comme s'il se trouvait à l'intérieur de ma tête. Une mouette crie pour m'avertir de quelque chose. Je ferme les yeux. Je ne veux plus voir. Je veux juste sentir.

Sur la plage, quelqu'un m'appelle. Je ne me retourne pas. D'un geste précis, je dégrafe la broche de ma tunique. Le tissu glisse sur le sol mouillé. Je m'avance dans l'eau. Je suis nue et j'ai peur. Les vagues gagnent en intensité. En résistance. Elles éclatent avec colère sur mon corps. Pour contester ma progression. Des giclées d'écume me chatouillent le ventre. Une force irrésistible m'entraîne toujours plus loin. Je n'arrive plus à reculer. Je n'ai pas le droit d'être là. Je le sais. Je viole le sanctuaire de la mer. Mais il n'y a pas de

*retour en arrière possible pour moi. Je dois continuer. Je n'ai pas le choix.
Même cette voix ne peut entraver ma détermination.*

Mes jambes agissent désormais seules. J'ai de l'eau jusqu'au cou. Parfois, ma gorge se remplit et j'étouffe. La lumière, crue et brutale, m'aveugle. La panique prend possession de moi. Elle s'infiltre partout et c'est ma vie qui s'échappe. Je vois les nuages au-dessus de moi qui tournent de plus en plus vite. Le courant m'entraîne vers le fond. Je suis prise dans un tourbillon. Il m'aspire vers les abysses de la mer affamée. Des rasades d'eau pénètrent ma bouche. Je voudrais crier mais je n'y parviens pas. Je sens l'odeur de la mort. Au loin, la voix hurle.

Dans un dernier élan, je m'extirpe jusqu'à la surface pour regarder la plage. Une silhouette s'agit sur le rivage. À la place du visage, il y a une surface plane et lisse. Blanche et vide. Ce corps n'a pas de visage. Et cela me terrorise. Bien plus que ma mort imminente.

Alors, j'ouvre la bouche.

Danaé se réveilla en sursaut, le cœur battant. Trempée de sueur, elle se mit sur le dos et prit une profonde inspiration. Un instant encore, elle garda les yeux fermés, pour rassembler les images de son rêve. Malgré la chaleur étouffante, elle frissonna. Ce corps sans visage n'augurait rien de bon. Dehors, le jour pointait, cru et uniforme. L'ennui était là. Un ennui assommant, triste, déprimant, auquel il ne semblait y avoir aucun remède.

Elle s'assit au bord du lit et retira d'une main son capteur de rêves. Sur la tablette, un entrelacement de fils de couleurs y reproduisait son activité cérébrale. Le dessin était beau. D'un clignement de paupières, elle alluma son double numérique et un flux de données envahit son champ de vision. *Bilan de santé matinal. Température de la douche réglée à 37,7 degrés, idéal pour stimuler la circulation sanguine et éliminer les toxines accumulées pendant la nuit. Nombre de mots prononcés la veille : 9 050 - insuffisant. Nombre de calories : 1 600 - correct. Nombre d'heures de sommeil : 6,5 – correct. Qualité du sommeil : agité. Pouls... Tension artérielle... Les informations allaient et venaient, sans qu'elle y prête vraiment attention. D'ordinaire, elle utilisait peu l'assistance numérique.*

Danaé s'approcha du lavabo et se passa de l'eau sur le visage. Elle avait un

physique assez commun, les traits simples de ces femmes dont la beauté dépend de l'humeur, si bien qu'on pouvait la trouver magnifique certains jours, et presque laide lorsqu'elle se refermait sur elle-même. Dans le miroir, elle vit l'ennui s'attarder sur son visage. Il lui tirait les traits. Ses grands yeux bleus étaient ternes. Son double numérique ne pouvait rien faire pour elle à ce sujet. *Je n'ai pas compris votre requête*, répondait-il de sa voix désincarnée, quand elle s'amusait à lui poser des questions métaphysiques. Je voudrais trouver l'amour de ma vie. *Veuillez reformuler votre question.*

Sa vision se brouilla. En fond, un bruit sourd, quelques cris étouffés. Sur le mur du métro, là, cette inscription à la craie. Elle avait sept ans. Errant dans les souterrains de la Ville basse, la peur au ventre, le jour de la Grande confrontation. Les souvenirs revenaient à cause de la vague de chaleur, réveillant des choses qu'elle pensait avoir oubliées depuis longtemps. Il fallait qu'elle se sorte de tout ça, de ces bribes de souvenirs qui la hantaient sans relâche. Elle ne pouvait pas rester ici à dormir et à se perdre dans ses rêves. Cela n'avait pas de sens. Après ses deux minutes de douche réglementaire, elle s'enveloppa dans sa tunique bleu ciel, passant et repassant le tissu autour de sa taille avec savoir-faire. Une petite broche dorée vint parfaire le tout. Inutile de tenter de coiffer ses cheveux trop épais. Elle se planta au milieu de son appartement, une minuscule pièce circulaire, sommaire, aux baies vitrées opaques. Dehors, en contrebas, le monde s'agitait.

Alors, la Ville l'appela. Depuis sa lointaine banlieue en décrépitude, elle rejoindrait Paris, et s'y perdrat. Elle s'en remettrait au hasard et au bon vouloir des rues. Elle y noierait son ennui, dans la foule et dans le bruit, sans assistance numérique. La petite fille de l'aléa, car c'est ainsi que sa grand-mère l'appelait,

n'en avait pas besoin. Depuis ce fameux été de ses sept ans, son double n'était pas repérable par les autorités. Elle était hors système. Et hors norme, car elle pouvait rêver, contrairement aux autres. L'abus de stimulation cognitive précédant la Grande confrontation avait privé l'Homme de sa capacité à rêver.

Elle cligna des paupières pour déconnecter son double numérique et sortit.

Danaé se laissa entraîner dans le courant de la Ville. La foule s'activait, elle n'avait pas de temps à perdre. Une assistance numérique interactive en temps réel permettait de réguler son flux, pour éviter les bousculades et garantir une vitesse de déplacement optimale. Marcher vite était la norme, pour perdre un maximum de calories et pouvoir s'octroyer un petit plaisir au déjeuner. Au passage, Danaé volait aux passants des petits bouts de leur intimité : *au vu de vos carences alimentaires actuelles et de votre taux d'insuline, il vous est conseillé de consommer davantage..., le bus numéro 45B7 passe désormais par la rue 56, vous pouvez le rejoindre en suivant l'itinéraire suivant..., humeur morose, bain de soleil de cinq minutes recommandé...*

Le centre était réservé aux piétons, aux vélos et aux transports publics, des bus fluorescents fonctionnant à l'énergie solaire. Paris était organisé avec une intelligence algorithmique. Tout était facile, simple et raisonnable. De hautes tours modernes alternaient avec de vieux immeubles haussmanniens, qu'on avait préservés pour leur charme suranné et pour laisser passer la lumière. Les toits abritaient des terrasses communautaires reliées par des passerelles. On y cultivait sur d'immenses potagers des fruits et des légumes redistribués aux habitants. Vue du ciel, la Ville ressemblait à un immense jardin géométrique. Par endroits, des promenades surélevées accueillaient les flâneurs avides de hauteur et reliaient de manière fonctionnelle et agréable les centres

commerciaux à mi-hauteur, en décongestionnant les rues inférieures. Certaines façades, recouvertes de feuillage, rafraîchissaient les rues chauffées à blanc par le soleil écrasant du matin. D'autres, grâce à une structure adossée, servaient d'abris pour vélos, permettant de précieux gains de place. Parfois, Danaé se plaisait à imaginer Paris avant la Révolution algorithmique : les embouteillages, les crottes sur le trottoir... Le désordre, surtout. Elle aurait tant voulu voir un peu de désordre bouleverser cette beauté froide, rigide, prévisible. Voir un peu de maladresse recouvrir ces corps resplendissants de santé, trop beaux pour être vrais. Bien sûr, dans les zones invisibles, ce n'était pas comme ça. Le monde était divisé en deux. Il y avait Paris monumentale, lisse et parfaite. Et autour, le *no man's land* des invisibles.

Satisfaite, Danaé réalisa qu'elle ne savait plus où elle se trouvait. Désormais, seule son envie la guiderait à travers les rues de la capitale. De temps en temps, pour observer les gens, elle s'arrêtait sur le côté de la chaussée, appuyée sur un accoudoir. Personne ne les utilisait : avec les transports évolutifs, d'une efficacité redoutable, les temps d'attente étaient quasi inexistants. Mais malgré ses efforts pour accrocher un regard, Danaé restait isolée, anonyme, transparente. Les gens se croisaient sans se sentir ou même se voir, le regard happé dans leur réalité virtuelle. Rien ne pouvait les en détourner. Et surtout pas elle. À Paris, capitale de l'amour, Danaé se sentait seule au monde. Elle soupira. Sa tunique était humide. Rien ne pouvait remédier à cette chaleur écrasante, pas même les régulateurs de température.

Elle s'engagea dans une rue qui montait vers la Ville haute. Le soleil effectua une percée à travers la masse informe de nuages qui s'entêtaient à recouvrir tout, en permanence, d'un voile laiteux. Elle fut la seule à sentir la variation de

chaleur sur sa peau. Les têtes ne se levèrent pas, toutes pressées qu'elles étaient de rejoindre leur destination préétablie. Soudain, un peu plus loin sur le trottoir, un couple de passants la remarqua et l'un d'eux la montra du doigt. Puis, en hâte, ils se prirent par la main, en saisissant de l'autre ce pendentif coloré qui pendait à leur cou respectif. Eux, et tous les gens autour en portaient un. Tous, sauf elle. Elle leur avait fait peur. L'affichage de sa solitude, de fait, les terrorisait.

Un moment paralysée par cette interférence, Danaé se planta au milieu de la chaussée. La bousculade qu'elle provoqua lui fit faire une embardée et elle percuta violemment une publicité adaptative. Une voix s'éleva dans l'air, et une myriade de couples enlacés défilèrent sous ses yeux, un sourire béat sur les lèvres :

Match, l'application la plus vendue de tous les temps, vous attend !

Revendiquez votre droit au bonheur...

La solitude est un mal du siècle passé, une maladie à laquelle nous avons trouvé le remède.

Entrez dans l'ère de l'amour pour tous. Cupidon, l'algorithme le plus puissant au monde, vous trouve l'âme sœur.

Bientôt les vingt ans du Match... Célébrez avec nous la révolution amoureuse !

La publicité s'acheva sur l'image d'un couple grisonnant. À leur cou, un pendentif, de la taille d'une grosse noix, brillait d'un vert éclatant. Matérialisation visuelle de la pertinence de leur amour mathématique.

Danaé soupira d'exaspération et reprit son ascension. Les pendentifs du Match défilaient, en déposant des traînées colorées sur sa rétine. Aucun

algorithme, jamais, ne déciderait qui elle aimeraït. Plutôt mourir. Les paroles de sa grand-mère lui revinrent en mémoire. Ces paroles si justes, si sages, qu'elle avait entendues maintes fois, et qui résonnaient si fort en elle. C'était si vrai : on s'était déchargé de *la responsabilité de choisir*.

Les choses n'avaient pas toujours été ainsi. Danaé le savait car sa grand-mère lui avait raconté. Tout était allé si vite. En quelques années, les neurosciences avaient tout bouleversé. Il y avait eu la Révolution cognitive. C'était le terme officiel pour désigner la plus grande avancée scientifique que le monde ait connu. Une fois qu'on eut compris le fonctionnement véritable du cerveau, et surtout, comment le stimuler, ce fut une course effrénée. Efficacité, rapidité, intensité, performance. Plus de limites, de faiblesses, de défaillances. Les entreprises distribuèrent des casques de stimulation crânienne pour modeler leurs employés à leur guise. Mais bien vite, l'Homme augmenté, car c'est ainsi qu'on appelait le surhomme né de la Révolution cognitive, se retrouva face à un mur. Il devint accro. Et surtout, apathique. La conséquence la plus criante avait été, bien sûr, que plus personne ne rêve. L'Homme était devenu machine.

Alors, la révolte gronda. La Grande confrontation bouleversa l'ordre des choses. Depuis, les autorités cognitives, et notamment l'Agence internationale de contrôle de l'amélioration cognitive, l'AICAC, veillaient au grain. La stimulation était désormais interdite, ou du moins strictement encadrée, réservée à des cas exceptionnels. Quant au Contrôle cognitif annuel, il permettait de vérifier, de contrôler, d'orienter tout un chacun vers la meilleure profession ou la meilleure utilisation de ses capacités cérébrales. Plus de maladies, plus de ressources inexploitées, plus de laisser-aller. Le meilleur des mondes existait. Et à ce Contrôle annuel s'ajoutait l'utilisation de l'assistance numérique, elle-même branchée à ces algorithmes tout puissants, garants, avec

une expertise illimitée, de notre bien-être constant. Après la Révolution cognitive et la Grande confrontation, la Révolution algorithmique, résolvant tous les problèmes. Les algorithmes avaient pris le relais là où les hommes avaient échoué. Grâce à leur puissance de calcul, le bonheur était devenu un état permanent, garanti et certifié, accessible à tout le monde. Obligatoire presque. Le monde n'était qu'une suite logique ininterrompue de bonnes décisions. Le plus effrayant de ce système résidait dans la nature du contrôle : avant tout *volontaire et individuel*.

Quand on sait que la meilleure décision à prendre est sans conteste d'aller à gauche, qui serait assez stupide pour aller à droite ? Danaé, elle, ne voulait pas qu'on décide à sa place, elle ne voulait pas être heureuse. Elle voulait être libre.

Soudain, Danaé se retrouva compressée contre un mur de passants agglutinés les uns contre les autres. Elle se faufila entre deux épaules pour comprendre ce qui avait bien pu causer un tel désordre. Un homme était à genoux, les deux mains à plat sur le pavé, la nuque affaissée, comme si un choc violent l'avait projeté à terre. Il releva doucement la tête, hagard. Il venait de perdre son match. Danaé avait entendu parler de cette douleur aiguë que cela provoquait dans la poitrine. De la difficulté à reprendre son souffle pendant quelques instants. Alors, le pendentif se vidait de sa substance colorée.

Avec empressement, des couples se prirent par la main, de peur d'être affectés par cette vision. Déjà, l'homme se relevait. La rupture était consommée. Ses yeux portaient encore la trace de ces deux précieuses larmes qui s'y étaient échappées quelques instants auparavant, comme un dernier cri avant l'oubli définitif. L'homme avait la carrure agréable. Danaé remarqua immédiatement la musculature puissante que laissait deviner sa tunique.

La foule, elle, avait déjà repris sa course. Danaé se dirigea vers l'homme et lui agrippa le bras. Du sang bouillonnait à l'intérieur. Elle se sentit vivante. Sans un mot, elle l'entraîna vers un banc. Il la suivit sans protester, un brin perplexe. Ils s'assirent, pour savourer le vertige de ce toucher plein de possibles. Leurs corps, encore inexplorés, dialoguaient, avides l'un de l'autre. Et à l'intérieur de leurs cerveaux, de multiples décharges électriques s'agitaient pour décrypter les signaux de l'excitation. Leurs mains se rencontrèrent et s'accrochèrent, fébriles. Il approcha sa bouche de son oreille. Danaé sentit son souffle chaud, encore haletant, lui chatouiller les tympans. Son dos se cambra d'envie.

Ils se compriront et rejoignirent la Ville haute. Au loin, la Tour Eiffel et la Basilique du Sacré-Cœur pointèrent leur nez. Danaé aimait les vieux édifices, ces reliques de l'ancien monde, du temps où les rencontres hasardeuses étaient encore possibles. Un hôtel d'entrevues éphémères fut vite trouvé. Ils traversèrent la pelouse où deux enfants jouaient, gais et innocents. La petite fille déposa sur la tête du petit garçon une couronne de pâquerettes tressées. L'homme ne leur prêta aucune attention : il avait une tâche à accomplir. Alors qu'ils entraient, la voix du petit garçon résonna derrière eux :

« Cupidon a dit que tu ne serais jamais mon match parce que tu es trop stupide ! »

Dans le hall, une hôtesse d'accueil au sourire figé leur proposa toute sorte de services de stimulation sensorielle, douches sonores et bains de silence, qu'ils refusèrent. Une simple chambre suffirait.

L'homme commença à se déshabiller. Son pantalon en lin d'abord, qu'il plia soigneusement et déposa sur le fauteuil à proximité du lit. Puis sa tunique. Danaé se planta devant lui, défiante et déjà presque nue.

« Mets ton double en veille. »

Il cligna des paupières et ses yeux s'éclaircirent.

« Sans assistance sexuelle ? »

Elle répondit par un signe de tête résolu.

« Mais... Je ne sais pas du tout ce qui te plaît... Si mon double ne m'aide pas un peu... »

Elle se rapprocha de lui. Il parlait, mais Danaé ne l'écoutait pas, elle ne comprenait de toute façon plus le langage des mots. Dorénavant, seul le langage du corps comptait. Ce souffle qui s'accélérait, ces poils qui se hérissaient. Un grain de peau qui frémît. C'est cela qui avait du sens. L'espace et la matière se fragmentèrent en mille détails d'une précision microscopique. L'homme, enfin, se tut. Ses lèvres, épaisses et gourmandes. L'épaule, douce et rugueuse. Le dos noueux. Les doigts avides, envahissants. Cette main sur ses hanches qui ondulaient. Danaé évoluait seule avec ses sensations, savourant la matière de ce corps anonyme qu'elle chérissait sans recul, tout entier, l'espace d'un instant. Le plaisir monta, solitaire, souverain. Seule la jouissance importait, imprévisible,

brutale. Vagues de chaleur successives. Contractions musculaires. Fourmillements dans le crâne engourdi. Enfin, le silence. Et un vague sentiment de satisfaction qui, déjà, s'éloignait, remplacé par une sensation de vide à l'intérieur.

Danaé entrouvrit les yeux. La présence de cet inconnu allongé à ses côtés la gêna. Son odeur lui sembla inappropriée, son souffle désagréable et trop bruyant.

« Tu n'utilises jamais l'assistance sexuelle ? »

Cette application administrait des conseils au fil de l'acte, par analyse du rythme cardiaque, de l'afflux sanguin, de la texture de la peau et de l'influx nerveux. Si le partenaire devait accélérer, s'arrêter, quelles parties du corps stimuler et de quelle manière, avec quelle intensité…

« Je suis une invisible. »

Invisible, c'est ainsi qu'on les appelait, ceux qui n'avaient pas de double numérique *officiel*. Ceux qui ne se soumettaient pas au Contrôle cognitif annuel. Ils étaient de moins en moins nombreux. Elle-même, peut-être, finirait par céder. C'était sa plus grande peur, de finir par céder à la tentation du bonheur artificiel, au prix de sa liberté. Elle ne sut pas bien pourquoi elle lui avait dit la vérité. Peut-être pour combler encore un moment l'ennui qui revenait en courant. L'homme prit appui sur un bras pour mieux l'observer. Ses yeux, à lui aussi, étaient ternes. Son visage, banal.

« Et traiquante de rêves, susurra-t-elle, morose.

– C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui rêve ! »

Perturbé, il s'extirpa de la couchette, ralluma son double numérique et commença à se rhabiller. Danaé imagina le petit cercle qu'il devait avoir sous

les yeux, représentation de la mise à jour des expériences sensorielles réalisées en état de veille. Il sortit de sa poche une petite boîte ronde transparente, pleine de pilules colorées. Des modificateurs d'humeur. Ils étaient redevenus deux étrangers. Bientôt elle l'aurait oublié. Et il l'oublierait tout aussi vite. Cela n'avait aucune importance. Jamais ils ne se comprendraient. La seule chose qui avait pu les unir était le sexe. Elle se maudit d'avoir, une fois de plus, cédé à cet appel. Elle voulait plus que ça. Le monde était si froid. Une petite fille grelottante et capricieuse, voilà ce qu'elle était. Elle se sentait tellement vide. La matière des draps, dans laquelle elle s'enroula soudain avec pudeur, l'irrita.

L'homme – elle n'avait même pas pris la peine de lui demander son prénom, mais cela n'avait aucune importance – partit. Elle était seule.